

bles, d'êtres trop austères, nous ne pouvons répondre qu'une chose dont nous sommes fiers : nous ne demandons rien pour nous. Ce que nous disons, c'est pour le peuple, qui doit être tout, pour nos petit-fils qui seront tout et qui ont droit à tout, comme disait Sièyes.

Ce n'est pas à coups d'épingles qu'on taille une route dans la forêt et dans le roc ; il faut employer la hache et la dynamite pour entailler le chêne et fendre le granit ; une fois l'explosion opérée ou les coups donnés, ceux qui viennent ensuite, peuvent émonder les branchages, arrondir les acuités du rocher, sabler les voies ; c'est leur affaire, cela, mais ce n'était pas et ce n'est pas encore notre rôle.

Dans la haute futaie des abus qui oppriment notre peuple et qui entravent sa liberté, nous recherchons encore les êtres les plus insolentes pour les abattre et faire disparaître avec elles l'ombre qui arrête son progrès.

Nous ne nous reposerons pas tant que nous verrons poindre sur les masses d'ambitieuses frondaisons qui veulent les étouffer et les étioier.

Ceci dit pour l'avenir, voyons donc un peu ce qui s'est fait dans le passé.

Personne ne peut nier la modification profonde qui s'est opérée dans l'état intellectuel, moral, artistique et social de notre population depuis sept ans, et nous prétendons, effrontément, si l'on veut, que voilà notre œuvre, voilà ce que nous avons fait.

A qui doit-on l'apparition d'un sentiment artistique un peu plus sain dans notre population ? A qui doit-on un progrès esthétique notable dans le choix de la musique qui se joue dans les réunions canadiennes, des morceaux qui s'y déclament des livres qui s'y lisent, des peintures ou

gravures qui y figurent, dans la démarche et dans la tenue, sinon à la campagne incessante et implacable que notre journal a faite contre le ridicule sous toutes ses formes, contre les erreurs et les fautes de goût que nous avons relevées sans pitié et auxquelles nous avons indiqué des correctifs et des remèdes. En même temps que nos observations incessantes forçaient, en dépit d'elles-mêmes, nos institutions d'éducation à comprendre qu'il fallait sortir de la routine si l'on voulait que les parents ne s'aperçoivent pas un jour, grâce à nos leçons qu'on élevait leurs enfants en niais et en ignorants au point qu'une fois lâchés dans la société ils y tiendraient une place humiliante pour eux et pour leur famille. Nous avons encouragé l'envoi en France, à Paris, au foyer des beaux arts, de tous ces jeunes artistes qui nous font honneur aujourd'hui et qui font partager au peuple le fruit de leurs études et de leurs travaux. Nous avons recommandé aussi l'éducation professionnelle et ce pauvre Dupuy, mort dans nos bras avait le premier attaché dans notre journal le grelot pour l'obtention de cette réforme qui est aujourd'hui un fait acquis dans la plupart des maisons d'éducation.

A côté de la lutte pour la propagation de l'art nous en avons fait une non moins vive pour ce corollaire de la beauté artistique, qui est la santé, qui est la propreté, qui est l'hygiène. Si on se rappelle nos débuts lorsque nous énumérions les preuves incessantes du mépris non seulement des chefs d'institution mais quelquefois même des chefs de famille pour les obligations les plus élémentaires de la propreté physique à côté de la propreté morale. Que de progrès accomplis déjà. Nous voyions l'autre jour des circulaires de collèges ou de couvents annonçant la reprise de leurs cours et se vantant —*mirabile dictu*— du grand nombre de baignoires dont disposait l'établissement. Voilà encore un joli point de gagné n'est-ce pas ?

C'était là une partie de notre programme artistique du début qui s'est élargi par la suite pour embrasser tout le problème éducationnel et cela constitue le second développement de notre campagne progressive